

Souvenirs d'une jeune parisienne 1914-1918

Jeanne Etévé épouse Bertheau est née en 1906 à Paris dans le XIII^e arrondissement. Elle n'a que 6 ans quand son père décède. A partir des années 1960, elle écrit dans un petit cahier à spirale les détails de son enfance vécue au cours de la première guerre mondiale à Oignies, près de Lens, et Sereincourt ou Sericourt dans le nord de la France. En 2015, son manuscrit est recopié à l'ordinateur, avec une légère remise en forme de l'orthographe et de la ponctuation.

§ § § § §

Larmes et angoisses aux chandelles.

La récompense des prix.

Par cette chaude journée de fin juillet, parée d'une jolie robe blanche garnie d'une large ceinture rose, un joli ruban de même couleur dans les cheveux, je me rends aux prix, du haut de mes huit ans. Je suis heureuse et fière car je reçois le prix d'excellence.

Mon jeune âge m'empêche de voir les terribles nuages noirs qui s'amoncellent au dessus de notre pays, car la guerre est aux portes de la France, mais personne n'a l'air de les voir. Donc nantie de mon prix je me rends chez une de mes tantes par alliance qui comme ma mère est veuve, et n'ayant pas d'enfants me gâte. Après les compliments d'usage me propose comme récompense de m'emmener dans le nord pour quelques jours, car elle doit régler une affaire de famille dans cette contrée. Ma joie est sans égale, car la campagne est une chose qui m'est totalement inconnue, et je ne me fais même pas une idée de ce que peut être la campagne, sûrement un paradis.

Ma mère consultée ne voit pas ce projet de voyage d'un bon œil, les événements troubles, la proximité des frontières, "C'est imprudent", dit-elle et refuse. C'est un beau tollé, je pleure, je supplie. Ma tante assure que ce sera un court voyage, huit jours au plus, et enfin s'il y a la guerre les Allemands ne seront pas là de sitôt. Si la guerre est déclarée ça ne durera pas, les troupes françaises sont là pour repousser les envahisseurs. Tous ces arguments exposés, ma mère bien que très peu convaincue accepte de mauvaise grâce. Quelle joie pour moi, le départ se situera au début d'août.

La guerre est déclarée.

Ce samedi d'août il fait une journée splendide. Je suis heureuse car une amie de ma mère marie sa fille aimée. Je suis transportée de joie à l'idée de la voir en mariée, en robe blanche, mais je suis contrariée car je ne suis pas invitée à la cérémonie. Toutes deux ma mère nous devons assister au dessert le soir, et c'est le cœur gros que je vois toute la noce monter en char à banc fleuri. Moi j'imagine la radieuse journée qu'ils vont passer.

Bref la suite nous a été racontée, la noce passe à la mairie, où le maire après la cérémonie d'usage souhaite beaucoup de bonheur aux jeunes mariés, mais s'adressant à une personne étrangère à la noce dit tout bas : je souhaite que ces jeunes gens restent longtemps unis. Dieu n'a sans doute pas entendu ce vœu.

Donc voici la noce qui remonte gaiement en voiture. Ils doivent se rendre à Robinson, le repas de noces étant commandé pour le soir, à eux Robinson, ses bals, son grand arbre, où ils doivent danser joyeusement. En cours de route, l'attention d'un des invités se porte sur une grande affiche blanche, où deux drapeaux tricolores encadrent les terribles mots de mobilisation générale. Autour, une foule arrêtée, consternée, discute. Le char à banc s'arrête, les jeunes mariés et leurs amis descendent et restent tous foudroyés par cet appel sous les drapeaux. La joie est tombée, adieu Robinson et ses bals, les femmes remontent en voiture, la plupart pleurant, d'autres retiennent leurs larmes.

Triste retour chez les parents de la mariée, tout le monde veut partir car certains des hommes dont le marié doivent partir le premier jour. La maman de la mariée demande à un de ses fils d'aller décommander le dîner au restaurant. Le restaurateur comprend très bien, mais il y a certains mets qui doivent être consommés, comme la glace, donc les invités restent pour déguster cette glace. Je me rappelle toujours la dégustation de cette glace que nous avons fait debout dans la salle à manger des parents de la mariée. Quelle triste noce. Chacun ravalait ses larmes, les femmes surtout, car les hommes eux plastronnaient : "Ne vous en faites pas, ce sera vite fait, l'affaire de huit jours, on va leur régler leur compte aux Fridolins".

Le départ des soldats.

Les jours suivants ont amené avec le départ des soldats un enthousiasme délirant dans les rues, sur les grands boulevards, des chants patriotiques éclataient, tous clamaient leur foi dans la victoire et la rapidité de la fin de cette guerre. Les femmes elles étaient tristes mais cachaient du mieux possible leur chagrin. A la gare de l'Est où nous étions aller conduire un jeune soldat, les trains étaient bondés de jeunes gens brandissant des drapeaux et des fleurs, chantant et hurlant des slogans injurieux à l'adresse du Kaiser.

Les dames de la Croix-Rouge en robes et manteaux blancs quêtaient déjà pour les blessés de l'Est. Paris lui était en colère, les boutiques portant des noms à consonance germanique étaient pillées, la foule furieuse cassait tout, combien d'innocents ont dû à leur nom d'être ruinés. Cette folie a continué pendant quelques jours puis le calme revenant nous a ramené à notre projet de voyage, car nous avions annoncé notre arrivée. Il nous fallait partir car cette affaire relevait du notaire, ma tante assurait toujours qu'il n'y avait pas de danger où nous allions.

En route pour le Nord.

Ce voyage s'est effectué sans trop de peine bien que les trains soient rares, réquisitionnés pour la troupe. Ce fut un long voyage qui nous valut seulement d'arriver tard le soir au lieu du début d'après-midi.

J'ai donc fait connaissance avec la campagne au clair de lune. Nous devons faire plusieurs

kilomètres à pied pour nous rendre à la ferme de la sœur de ma tante. Cette dernière n'y étant jamais venue ne connaissait pas le chemin. Nous nous sommes donc renseignées auprès d'un monsieur qui descendait à la même gare que nous. Avec beaucoup de gentillesse il nous a escortés un bout de chemin. Moi j'étais très fatiguée, la route me semblait interminable dans cette vague clarté lunaire, aussi ce monsieur a eu pitié de mes petites jambes et m'a prise sur ses épaules pendant un bon bout de chemin. Lui étant arrivé à destination, il nous indiqua le chemin. Nous ne pouvions pas nous tromper car il n'y avait qu'une seule propriété, celle où nous nous rendions.

Nous voici donc arrivés vers les minuit, on ne nous attendait plus, tout le monde dormait. Nous frappons à la porte cochère, nous avons réveillé la maison. Après les embrassades et retrouvailles, je passe de main en main, c'est la petite parisienne. Qu'elle est petite et pâlotte, ici elle prendra bien vite des couleurs. Avez-vous faim ? nous demande-t-on. Pensez, depuis le matin que nous étions en route, nous avons le ventre vide. Sur notre affirmation on nous apporte du pain, du beurre, des œufs frais battus dans des petites jattes. Il fallait tremper son pain dedans, j'ai donc fait connaissance avec un mets que j'apprécie encore à présent.

La ferme et ses animaux.

Le lendemain matin après un bon somme, je suis descendue dans la salle commune, une bonne odeur de café y régnait. J'ai fait honneur au café au lait crémeux, et aux belles tartines beurrées. "Vrai, la campagne avait du bon".

Le premier contact était réjouissant pour ma gourmandise mais j'avais hâte de voir la vraie campagne. Je fus servie à souhait car cette ferme ou plutôt cette gentilhommière était très vaste et très jolie, une grande maison couverte d'ardoise, avec un étage, une grande cour avec pigeonnier couvert lui aussi d'ardoises, granges, écurie, dans la cour une porte cochère qui s'ouvrait sur un joli verger plein de fruits. Cette année 1914 était parait-il riche en fruits. Une grande allée entre ces jolis arbres conduisait à un moulin à huile desservi, mais qui était plein de niches à lapins. Quelle merveille à côté du moulin qui me paraissait extraordinaire, un étang plein de grenouilles, dans quel Paradis étais-je tombée !!

J'allais de merveilles en merveilles quand je fis la connaissance avec les bêtes de la ferme, poules, canards, oies. A propos des oies, je reviendrai plus loin à une anecdote que j'ai peu prisée. Il y avait aussi des cochons gros et petits mais pas de bêtes à cornes, car les parents de ma tante étant des jeunes mariés venaient tout juste d'acquérir ce joli domaine et comptaient l'installer complètement avec le temps. Hélas, ce dernier leur était compté. Voici donc mon entrée dans ce monde merveilleux, comme vous le verrez plus tard, mon bonheur sera de courte durée.

Je fais mon apprentissage de gardeuse d'oies.

Quelques jours après mon arrivée, ayant découvert les magnifiques roses du jardin, goûté à tous les fruits, le temps commença à me durer, l'inaction à me peser. La sœur de ma tante me dit : "Tiens, pour t'amuser tu vas garder les oies". Elle me donne une baguette et me dit : "Fais attention qu'elles ne se sauvent pas". Me voilà derrière le troupeau d'oies, une dizaine avec les jars, les pauvres bêtes, je ne leur laissais pas une seconde de répit. Sans arrêt je les faisais courir,

ignorante que j'étais que ces pauvres bêtes devaient avoir le temps de chercher leur pâture dans l'herbe. J'ai assumé ce petit travail peut-être deux jours de suite.

Un matin, les ayant abandonnées pour d'autres jeux amusants, j'étais de ce fait sortie de la ferme. Mon occupation terminée, je m'apprêtais donc à entrer dans la cour où étaient les oies. J'ouvre la porte, je la passe, qu'est-ce que je vois, les oies qui se dirigeaient vers moi, furieuses, deux jars en tête qui m'attrapent par le bas de ma robe, une de chaque côté, et les autres qui se mettent à me béqueter les mollets. Hurlement de ma part, on accourt, on chasse les oies, enfin on me délivre, heureusement car je crois qu'elles seraient venues à bout de ma personne. Bien entendu je ne comprenais rien à leur furie, il fallut m'expliquer que les oies s'étaient vengées des coups de baguettes que je leur avais servis, mais garder les oies c'était terminé.

La menace de l'invasion.

Le temps passe, déjà huit jours que nous sommes arrivées, il fait très chaud. En ce mois d'août 1914 les arbres sont surchargés de fruits, des prunes d'une grosseur et d'une saveur merveilleuse pour mon palais de parisienne.

Je dois ici relater un fait qui a une grande place dans ma vie, mes parents libres penseurs n'avaient pas jugé utile de me faire baptiser. J'étais de ce fait complètement ignorante sur ce que représentait l'église, les prêtres, je trouvais bizarre leur costume. La sœur de ma tante et son mari recevaient chez eux un jeune abbé ami de la famille qui tout de suite voulut s'intéresser à moi, me demandant si je récitais mes prières, des prières j'ignorais. Ensuite, il me demande si je savais chanter, bien sûr que je savais chanter aussi je lui fis sur le champ une démonstration de mes facultés vocales, mais horreur, ce n'était pas ces chants là qu'il me réclamait car mon répertoire était des plus cocasse : "l'amour est menteur", et "tu radines nana" le répertoire d'une petite parisienne, il ne mit pas longtemps à comprendre.

Interrogée, ma tante lui apprend que je n'étais pas baptisée, ce brave abbé se mit donc en peine de me catéchiser. Entre temps nous eûmes une sérieuse déception, une lettre envoyée à Paris pour une demande d'argent nous fut renvoyée. Les lignes étaient coupées avec la capitale, nous étions isolées dans ce pays. La famille nous consola, la guerre n'allait pas durer, ce n'était qu'un contre-temps qui nous permettait à moi surtout de prendre des couleurs.

"En attendant", dit l'abbé, "nous allons faire baptiser cette petite". Rendez-vous est pris à l'église pour cette cérémonie, la sœur de ma tante sera ma marraine et son mari le parrain "si Dieu le veut".

En attendant en cette soirée d'août, il fait très chaud, toute la famille prend le frais dehors. La campagne est calme, seuls les cricris meublent la nuit calme, bonheur de trop courte durée.

Le lendemain matin, la maison est réveillée par le bruit que ferait un régiment en marche, des canons, des caissons, des bruits singuliers. La propriété tous volets clos semble abandonnée, aussi quelle surprise quand les volets ouverts l'on voit, face à la maison des canons braqués, des soldats anglais cantonnés prêts à la bataille. L'officier chargé du commandement voyant la propriété occupée par des civils se précipite vers nous accompagné d'un soldat parlant français pour nous

dire qu'il fallait partir immédiatement, qu'ils allaient déclencher une offensive. Décrire notre désarroi est impossible, que faire des bêtes. Décision est prise de les lâcher, lapins, poules, pigeons, les oies, les cochons, et se préparer à partir.

Les soldats anglais viennent se ravitailler en eau et en fruits abondamment, nous nous préparons à fuir, c'est la débâcle. Les hommes eux sont en danger si les Allemands arrivent, le frère de ma tante, 18 ans, et le beau-frère qui devait être mon parrain. Le cœur serré nous réunissons quelques hardes et nous partons à travers champs. Les blés coupés me blessent les pieds car mes petites chaussures de citadine ne se prêtent pas à ce genre de sport. Tous réunis nous traversons les lignes anglaises qui sont prêtes à l'offensive. Un jeune officier nous rassure en français : "Vous avez le temps, ne vous affolez pas". Nous poursuivons notre chemin vers des cieux plus cléments.

Nous faisons la connaissance des Uhlans.

Après avoir marché toute la journée, nous atteignons Sereincourt, nous sommes éreintés, nous faisons escale près de l'église. Nous demandons à boire, on nous offre de l'eau, là aussi c'est la panique. Les bruits les plus confus se propagent, les Allemands sont partout, ils tuent tout dit-on. Nous demandons à coucher, n'importe où, s'étendre, nous ne demandons que cela. Un fermier nous offre la grange dans le foin, on sera bien. Nous lui achetons du lait et nous allons nous coucher. Dans le milieu de la grange des chevaux anglais sont parqués, nous nous endormons au son de leur dialecte.

La nuit se passe, le lendemain matin je suis la première éveillée. Est-ce une illusion il me semble que le dialecte n'est plus le même que la veille. Je me penche et je vois des cavaliers géants habillés de drap noir avec des casques ornés de l'aigle doré, eux aussi sont avec leurs chevaux.

Je réveille ma tante qui dort et je lui dis, écoute ce n'est pas les mêmes soldats qu'hier soir. Elle regarde effarée, réveille les autres en leur disant : "Ce sont des Uhlans qui sont là". Cette remarque fait l'effet d'une bombe. Tout le monde est aux aguets, en bas les soldats entendant remuer se mettent à donner des coups de lances dans le foin pour nous faire descendre. Nous descendons pas rassurés du tout, nous ne comprenons pas leur langage, mais nous nous rendons compte que nous ne leur sommes pas sympathiques.

Nous nous dispersons apeurés au milieu de la ferme. Je me rappelle m'être retrouvée avec ma tante à côté d'un gros tas de fumier. Tous les autres, trois hommes et trois femmes avaient disparu. Nous étions seules sans argent, sans rien, au milieu des Allemands au repos. Que faire, nous décidons de retourner d'où nous venions, alors nous tenant toutes deux par la main nous nous engageons sur le chemin du retour au milieu d'une haie de soldats qui se restauraient et nous criaient "Prozit" quand nous passions.

Les champs de bataille.

Donc nous voici faisant en sens inverse le même chemin pour retourner. Que les choses ont changé en une journée, ce n'étaient que sacs abandonnés, vêtements, fusils, qui expliquaient la retraite précipitée des troupes anglaises. Bravement nous poursuivons notre chemin. Vers l'après-midi nous arrivons en vue de la propriété. Quel triste tableau, nous trouvons les troupes anglaises

qui étaient installées pour l'offensive tout décimées, des soldats râlants, des blessés partout, l'officier qui nous avait si gentiment rassurées gît par terre, tué. Nous sommes découragées. La maison aussi a souffert. Les murs extérieurs ont été touchés par des éclats d'obus, les portes sont ouvertes, les bêtes que nous avons lâchées en partant errent aux alentours. C'est la désolation, que pouvons-nous faire seules, si isolées. Les Allemands ne sont pas encore là mais ils ne sauraient tarder longtemps. Nous quittons donc ces lieux inhospitaliers pour gagner un petit pays voisin de cinq kilomètres où ma tante a de vagues cousins.

La chaleur est accablante, cinq kilomètres sous un soleil d'août, et pas un arbre pour un peu d'ombre. A mi-chemin nous rencontrons une briqueterie, nous pensons nous y arrêter pour demander de l'eau et nous restaurer si possible car depuis la veille nous n'avons qu'un peu de lait dans le ventre. En pénétrant dans la cour, nous sommes surprises par le silence qu'il y a. Nous appelons, personne ne répond. Nous avançons, espérant trouver un puits ou quelques fruits. Nous reculons horrifiées, un combat à l'arme blanche a eu lieu dans cette briqueterie. Les malheureux soldats, une vingtaine, peut-être plus, gisent l'un sur l'autre, éventrés par les baïonnettes. Nous sommes paniquées, les Allemands doivent être dans les alentours. Nous continuons notre route sans délais, il faut que nous arrivions avant la nuit, car ce n'est pas rassurant après ce que nous venons de voir.

Enfin voici atteint le but de notre voyage, nous pénétrons dans le village. Tout est calme, personne dehors, c'est inquiétant, nous avançons bravement. Arrivées sur la place de la mairie, nous assistons à une fusillade très vive contre un avion allemand qui vole à basse altitude. Nous nous réfugions dans la mairie pour nous mettre à l'abri. La fusillade terminée, nous nous mettons en quête de trouver cette parente qui doit peut-être nous dépanner provisoirement. Nous la trouvons parmi ses enfants. Elle aussi ne sait que faire pour mettre sa famille à l'abri. Nous leur disons que les Allemands ne vont pas tarder à arriver. Nous racontons nos péripéties. Réflexion faite, c'est décidé, nous resterons là en famille. La soirée s'avance, nous allons tous au lit, demain il fera jour, on verra bien ce qui arrivera.

Les Allemands envahissent le pays.

Nous passons donc la nuit, les voisins que nous côtoyons sont inquiets, nerveux. Les racontars vont bon train. Les Allemands sont des soudards, ils fusillent les hommes, violent les femmes, les tuent même, paraît-il. Toutes ces histoires ne sont pas faites pour rassurer, nous nous racontons que nous les avons vus à Sereincourt, et qu'ils ne nous ont rien dit. C'est tout juste si l'on nous croit. "Qui vivra verra" est le slogan du jour. La matinée se termine sans rien de nouveau, mais dès l'après-midi changement de décor, fusillade dans le centre du village.

La curiosité étant plus forte que la peur, des voisins téméraires vont aux nouvelles, ils reviennent en courant, affolés. Les Boches sont dans le village. La place est en feu, l'école où des soldats anglais blessés étaient soignés est envahie, les jeunes filles du pays qui les soignent sont aux prises avec les soldats qui veulent les violenter. La mairie et le maire réfugié dans la cave avec les archives sont brûlés, le maire périra asphyxié. Les Allemands se répandent dans le pays, pénètrent dans les maisons revolver au poing réclamant à manger et du champagne. Les paysans affolés déclarent ne pas avoir de champagne car beaucoup d'entre eux n'en avaient jamais bu. Les soudards se croyaient à Reims. Ils prennent des œufs, du beurre. Les gens sont paniqués, tout le monde se terre dans les maisons.

Le lendemain matin, le calme semble revenu, plus de coups de feu, l'on se hasarde dans les rues prudemment. On croise quelques caissons d'artillerie, quelques soldats. Tout semble calme, mais l'on se rend compte en arrivant au cœur du village que tout est en ruine, tout a brûlé, la mairie et toutes les maisons de la place en représailles de l'absence du maire, les infirmières qui soignaient les soldats anglais ont été massacrées. Deux ont été enterrées vivantes. Les parents ont été dans l'impossibilité de leur venir au secours car les soldats tous ivres les tenaient en joue, prêts à les fusiller s'ils bougeaient. C'est la consternation. Partout les gens sont découragés devant tant de cruauté, nous nous décidons de repartir à la propriété, peut-être que nous retrouverons toute la famille.

Je fais connaissance de la misère.

Nous voici de retour à la ferme. Il fait toujours très chaud, nous marchons comme des automates, ces routes du nord sans arbres, pas moyen de se reposer à l'ombre. Le calme est revenu. Si ce n'était les casques et les croix où sont enterrés les soldats qui jalonnent le chemin, on se croirait en temps de paix, mais nous sommes inquiètes. Pourvu que nous ne soyons pas seules dans cette grande maison. Enfin nous arrivons, nous ne sommes pas les premières. Toutes les femmes de la famille sont là, le grand-père aussi, les deux hommes eux ont essayé de passer les lignes, nous espérons qu'ils auront réussi. Nous restons donc quatre femmes, un enfant et un vieillard. On discute et décide de faire marcher la ferme du mieux possible. On tiendra tant que l'on pourra. Pour nous deux, il n'est pas question de repartir à Paris. Il faut attendre la fin des hostilités que nous espérons proches, "hélas".

Nous devons nous faire une raison, nous sommes retenues dans ce pays, pour un temps indéterminé. Il faut que nous organisions quelque chose, nous sommes sans argent, sans vêtements chauds. Septembre s'avance et le nord de la France n'est pas des plus clément l'hiver. Adieu à mon Paradis, il est devenu un enfer, car les relations avec la famille ne sont pas très heureuses. L'affaire pour laquelle nous étions venues n'a pas eu lieu du fait de la guerre et comme cette affaire touchait de très près les intérêts de la famille de ma tante, un malaise s'en était suivi.

Enfin malgré tout le calme étant revenu, la sœur de ma tante reparle de mon baptême. Rendez-vous est repris à l'église. Dans quelques jours je ne serai plus une païenne, mais cette cérémonie n'a pas eu l'éclat que certains pourraient croire, car le mari de ma marraine qui devait être mon parrain était absent, ayant sûrement réussi à passer les lignes. Mais ce malheureux n'est jamais revenu, tué sans doute dans des circonstances que nous avons ignoré.

Nous voici donc partis pour l'église, nous n'étions que des femmes. Le curé demande qui était le parrain, nous lui disons qu'il est absent, "bien", dit le curé, "nous le ferons remplacer". Posté sur le parvis de l'église, le curé guette un remplaçant pour la cérémonie. Passe un monsieur qui a consenti à répondre pour l'absent. Ce fut un baptême sans parrain, sans dragées, mais marqué par un bombardement contre les avions anglais qui revenaient sur le pays.

1^{er} hiver.

Septembre est fini, nous voici en octobre. Nous commençons à désespérer car les Boches s'installent bien. On commence à ne plus rire. De plus le malaise familial s'accroît. Ma tante a

eu des mots avec sa sœur et sa mère, la brouille est déclarée. Nous campons dans une chambre du grenier, je dois y rester toute la journée sans descendre. Ma tante va faire des journées de couture en ville, et ne rentre que le soir. Elle me rapporte un peu de pain et de fromage, quelques bricoles prises sur sa part. Moi de mon côté j'essaye d'aller à la popote des Allemands. Je n'ai guère de chance de ce côté. Cette situation ne pourra pas durer longtemps, la misère, et l'hiver commence, pour nous deux c'est un grave problème. Nous sommes à la fin d'octobre, la discorde persiste, nous ne pouvons rester dans ce grenier sans feu.

Ma tante a retrouvé une camarade d'enfance dans un petit pays voisin, sans doute a-t-elle raconté ses misères, car cette amie lui propose de nous recueillir quelque temps. Nous voici donc débarquant chez ces braves gens, ils sont très pauvres, le papa est resté veuf avec quatre filles. L'aînée des filles remplace la maman, la vie là non plus n'est pas brillante. Toutes les filles couchent au grenier, le papa occupe la pièce du bas. Il fait très froid sous le toit, nous couchons toutes habillées avec nos bas.

Dans cette famille j'ai vu la misère de très près, la coutume du pays veut que le vendredi les gens pauvres aillent à la porte des riches tendre la main en disant : "Je viens chercher mon vendredi". J'ai participé à cette coutume avec beaucoup d'humiliation, sans grand succès d'ailleurs car la disette commençait à se faire sentir, au lieu du morceau de pain habituel l'on recevait un sou.

La saison des betteraves bat son plein, le papa et ses filles y prennent part. Moi je veux participer, j'insiste, tous me disent que c'est très dur, qu'il faut couper les collets des betteraves qui sont garnis de glace. Je veux y aller quand même. Nous voici donc partis très tôt le matin au petit jour car les jours sont courts en ce début de novembre. La campagne des betteraves sera pour moi de courte durée, car en effet, tous avaient raison, je ne puis résister au froid, mes pieds et mes mains sont glacés, je pleure de froid. Je suis contrainte de rester à la maison, avec la fille aînée. Je suis complètement chez ces braves gens, car ma tante travaille en ville.

Si mes souvenirs s'estompent un peu en cette période, je pense que j'ai passé une partie de l'hiver dans cette famille où somme toute malgré leur pauvreté j'y ai été heureuse.

Nous avons enfin un logement à nous.

L'hiver est passé, voici le printemps. Ma tante vient me chercher car elle a obtenu la réquisition d'un logement dont la locataire est en Russie. Le maire a fait ouvrir ce logement. Après inventaire des lieux qui sont meublés, on nous remet les clefs. Ce n'est pas une bien grande maison, une pièce avec un lit de deux personnes, une petite cuisine très modeste. Nous accueillons ce logis avec joie, nous le devons au secrétaire de mairie qui a pris ma tante en considération. Cette considération va s'avérer plus intime, lui étant divorcé et ma tante veuve. Aucune entrave à cette mise en ménage, me voici donc pourvue d'un oncle à la mode du pays. C'est un garçon charmant qui fait de son mieux pour nous faire adopter dans le pays, car pour les paysans nous sommes des réfugiées, qui manquent de tout, d'habits, de chaussures, d'argent. C'est très difficile de les apitoyer, moi je pense à Paris, à ma mère, quand la reverrai-je...

Le temps commence à me peser. Mon "oncle" est venu vivre avec nous, ce qui me vaut d'être reléguée au grenier. Pour l'instant ça va car c'est bientôt l'été, mais l'hiver il n'y fera pas chaud.

Très vite, il a fallu se faire à l'occupant. Toutes les boutiques étant fermées, nous devons nous soumettre à leur servitude car il n'y a que les cantines allemandes où l'on peut se ravitailler, mais en payant en marks. Pour avoir ces marks, il fallait travailler pour eux. Ma tante lavait du linge que j'allais chercher auprès des soldats qui revenaient du front. C'était une drôle de lessive, car le charbon manquant, ce linge était lavé à l'eau froide, avec des petits bouts de savonnets qu'il ne fallait pas oublier de leur demander. Ce travail répugnant car la plupart du temps ce linge était plein de poux, nous permettait d'amasser quelques marks pour nous ravitailler, seulement la première année de la guerre car après ce n'était plus possible.

Je suis habillée par la charité publique.

Malgré tout moi je grandissais et n'avais rien à me mettre, plus de chaussures, quelques personnes m'avaient donné des choses usagées. Je me rappelle que ma tante m'avait fait une robe dans un jupon noir à fleurs qu'une bonne grand-mère nous avait donné. C'était une drôle de robe, je prêtais à rire dans cet accoutrement, et mes camarades, cruelles comme sont les enfants, se moquaient de moi. Elles ne comprenaient pas notre misère, étant cette fois fixée dans le pays. Je faisais partie de l'école privée, patronnée par le doyen du pays. Pour toutes les gamines j'étais la parisienne réfugiée, on me le faisait bien sentir.

Les Allemands eux étaient bien installés, leur façon d'accaparer le lait, les récoltes, les pommes de terre était d'une organisation remarquable. Pour le lait, ils opéraient de cette façon. La vache ayant mis bas, ils la prenaient, la matriculaient au fer et sur un registre indiquaient le nombre de litres de lait qu'elle pouvait fournir, ensuite ordonnaient au fermier de livrer chaque jour la quantité correspondante. Ce lait chaque jour était pesé pour éviter la fraude. Toute quantité manquante était punissable d'amendes ou de prison.

Les poules elles aussi étaient comptées, tant de poules, vous devez livrer tant d'œufs par semaine. Tout œuf manquant, c'était un mark d'amende. Nous avons pensé résoudre le problème en mangeant quelques poules et les déclarant crevées, mais là aussi ils nous possédaient, car il fallait les livrer mortes à la kommandantur qui les gardaient. Le pillage était bien organisé. L'amende impayée c'était la prison, aussi la vie était très dure. Bien que voisin d'un centre minier, nous subissions une absence totale de charbon, seuls les officiers avaient droit à ce combustible.

Là se place un fait que je dois relater, l'école privée dont je faisais partie était souvent fermée l'hiver faute de chauffage. Cette école propriété du doyen était voisine du presbytère, où logeait l'état-major. Devant ce presbytère, un énorme tas de charbon, des morceaux énormes, et nous qui n'avions rien c'était tentant, mais voilà il y avait un hic !! Le tas de charbon était surveillé par une sentinelle qui faisait les cent pas devant, ça me démangeait d'en voler. Je dis à la maîtresse, Mademoiselle, je vais aller en prendre sans me faire voir, elle me répond petite malheureuse ce serait un vol. Mais je lui réponds où sont les voleurs ? Eux qui le prennent dans nos mines ou nous qui le récupérons ?

La pauvre lève les yeux au ciel pour le prendre à témoin, je prends cela pour un consentement. J'attrape le seau et me voilà partie. Je m'accroupis au coin du mur et dès que la sentinelle tourne le dos, hop je fonce et j'emplis le seau. Quand la sentinelle se retourne, je suis déjà partie. Je fais ce petit trafic plusieurs fois de suite, personne ne peut me voir en face car en face c'est l'église et le bon Dieu ne peut que m'approuver. Je récupère de cette façon quelques seaux de charbon au

grand désarroi de la maîtresse qui tremble comme une feuille dans le coin de la cour. Moi je suis très heureuse de cet exploit. Nous pourrions avoir quelques jours d'école avec un peu de chaleur.

1915. Nous suivons la colonne.

Le printemps arrive, rien n'est changé. Malgré quelques rayons de soleil notre misère reste la même. Les Allemands, toujours très organisés, font travailler les femmes et les jeunes filles dans les champs. Elles doivent se réunir sur la place du pays munies d'ustensiles agraires selon la saison, fourches, râtaux, binettes, et sous la conduite des sentinelles doivent travailler du matin au soir. Les hommes ou du moins ce qui en reste sont mobilisés, nous les voyons partir en colonne, où ? Nous l'ignorons. Bientôt nous apprenons indirectement qu'ils sont sur l'arrière du front, dans les tranchées pour les nettoyer. Nous ne nous imaginons pas ce que cela veut dire, de ces hommes aucunes nouvelles pendant 3 mois.

Un beau jour, nous apprenons qu'une colonne de ces prisonniers doit passer dans le pays. Les femmes sont en alerte, il faut essayer de les voir, et si possible les ravitailler. Rendez-vous de toutes les femmes à l'entrée du village, peut-être les laissera-t-on s'arrêter ! Toutes ces femmes ont fait des prodiges pour faire une soupe chaude. Toutes sont là avec leur boîte à lait qui renferme cette soupe, nous sommes du nombre ma tante et moi car mon oncle fait partie de cette colonne. Après une attente qui n'en finit pas, nous voyons au loin avancer une colonne d'hommes, maigres, barbus, dépenaillés, leurs yeux sont brillants et enfoncés. Aucune femme ne reconnaît son mari, ce sont eux qui appellent.

Quelle pagaille, les Allemands repoussent les femmes et les enfants à coups de crosse, mais nous suivons quand même et ces hommes boivent leur soupe en marchant. Elle est froide depuis longtemps. Nous les escortons jusqu'au bout du pays, mais là il faut nous arrêter car la limite ne doit pas être franchie sous peine de prison. Les larmes aux yeux, nous voyons s'éloigner ces malheureux vers leurs misères, car par le peu qu'ils ont pu nous dire nous avons appris dans quel enfer ils avaient vécu ces terribles mois, sans pouvoir se débarbouiller, dans ces tranchées où ils sortaient les cadavres de soldats amis ou ennemis, faisant fondre la neige pour boire.

Nous sommes arrêtées par les feldgrau.

La colonne disparue, nous apprenons que ces malheureux sont probablement parqués dans un petit pays voisin de 5 kilomètres, c'est très embêtant car il faut un sauf-conduit pour se déplacer et il est impossible d'en obtenir. Il faudrait un fait majeur et grave, maladie grave d'un proche parent ou décès, pas question d'expliquer à la kommandantur que nous désirons voir un prisonnier civil. Nous partirons donc ma tante et moi sans autorisation légale pour voir mon oncle, avec un peu de change peut-être y arriverons-nous.

Donc un matin, nanti d'un peu de ravitaillement pris sur nos maigres rations de famine, moi je cache dans une poche sous ma robe une petite bouteille de schnaps en prévision que nous soyons arrêtées en route. Ma tante sera fouillée, mais une enfant cela semble plus problématique. Nous nous engageons donc à travers champs, faisant semblant de ramasser de l'herbe pour les lapins. Nous avançons le plus loin possible, mais à un certain endroit nous devons prendre la route, et là c'est le pépin, nous voyons venir vers nous deux gendarmes allemands à cheval.

Impossible d'échapper, ils nous ont vus, ils nous demandent nos papiers. "Pas de laissez-passer, suivez-nous". Ils nous emmènent nous à pied, eux à cheval, à la plus proche kommandantur, 4 kilomètres environ. Ma tante me souffle tout bas de mettre la bouteille d'alcool entre mes jambes, je ne suis pas du tout à l'aise pour marcher. Nous arrivons tant bien que mal à la kommandantur, justement celle du pays où nous devions trouver nos prisonniers, mais impossible de voir quiconque. Nous sommes interrogées, fouillées, ils ne trouvent ma petite bouteille. Ils nous gardent jusqu'à la fin de l'après-midi et sur le soir nous remettent un sauf-conduit nous permettant de rentrer chez nous juste avant le couvre-feu. En arrivant à la maison, ma petite bouteille d'alcool était presque de la lessive. La sentence judiciaire pour cette escapade sera infligée ultérieurement pour ma tante.

Je reste seule au milieu des Allemands.

Quelque temps plus tard, ma tante est avisée qu'elle doit faire 15 jours de prison dans un pays voisin de 10 kilomètres de chez nous, suite de notre inutile voyage. Donc je reste seule, ma tante incarcérée, et mon oncle prisonnier, à 10 ans c'est assez dur. Tant pis je me débrouillerai, ma tante m'a fait des recommandations, surtout ne pas oublier le ravitaillement qui a lieu une fois par mois. Bien qu'il soit très maigre, il est indispensable. Il se résume en 250 grammes de saindoux, 100 grammes d'orge et quelques grains de café, 100 grammes de riz et 200 grammes de sucre quand il y en a, de la choucroute en plein mois d'août de préférence, un peu de lard rance qui réussit à gâter tous les légumes.

Le jour du ravitaillement, je suis avisée que le garde-champêtre se rend à la prison et que je dois lui remettre la ration de ma tante. D'autre part, j'apprends que l'on pense faire parvenir un colis à mon oncle. Je fais donc deux parts égales du ravitaillement que j'enveloppe dans un morceau de papier tapissier à fleur. Je mets un colis au garde-champêtre, l'autre au commissionnaire, toute heureuse de cela. Mais une fois mes colis expédiés, je m'aperçois que je me suis oubliée et n'ai rien gardé pour moi. Tant pis, j'essaierai de me faire nourrir par les soldats, mais en attendant je suis seule à la maison. Mais je n'ai pas peur, de fait rien de fâcheux ne m'arriva, je parviens même à me faire nourrir de temps à autre par l'ordonnance d'un officier qui me donne un peu de rata de son patron, mais c'est une cuisine bizarre, orge perlée aux pruneaux, grosse boule de graisse à la sauce tomate. Ce n'est guère appétissant, avec ça pas de pain, heureusement nous avons deux poules que nous gardons clandestinement, ça me permet de manger leurs œufs quand elles veulent bien pondre.

Nous nous installons dans l'occupation, 1916.

Voici l'hiver, toujours la disette de charbon. Une distribution a eu lieu au mois d'avril, 50 kilos par personne, 150 pour nous trois, mais comme il faut cuire le peu de légumes que nous récoltons, notre provision d'hiver est terminée. Les gens qui sont chez eux brûlent leur vieux meubles garés dans les greniers, les métiers à tisser en chêne sont aussi sacrifiés, mais nous, nous devons respecter les choses qui nous sont confiées. Alors ma tante m'envoie sur la voie de chemin de fer qui ne fonctionne plus pour glaner les petits morceaux de charbon qui se sont égarés à l'époque florissante de la paix, mais hélas cette moisson est éphémère et de courte durée.

Enfin l'hiver se passe plutôt mal, mais enfin il se passe. Ma tante lessive toujours le linge des soldats, moi je drague pour trouver les clients intéressants, surtout les soldats qui occupent les

emplois ayant trait à l'alimentation, cuisiniers ou particuliers, lors de la livraison du linge "propre", enfin je veux dire passé à l'eau vu le peu de détergent que nous possédons. Je demande en paiement du café ou autres denrées dont ils peuvent disposer, car eux aussi commencent à tirer la langue. Dans l'ensemble souvent j'opère avec succès, et j'en suis très fière.

Mon oncle revient. Printemps 1917.

Voici le printemps. Les bruits les plus confus circulent, les troupes allemandes seraient en recul, les prisonniers civils, qui sont dans les camps ou dans les tranchées seraient ramenés à l'arrière. Nous espérons pour mon oncle, peut-être reviendra-t-il, les pauvres depuis plusieurs mois qu'ils sont partis, dans quel état doivent-ils être. Nous ne tardons pas à le savoir car un matin nous voyons arriver un soldat allemand qui accompagne mon oncle. Ce dernier est si faible qu'il ne peut porter son maigre paquetage, c'est le soldat qui le porte. Arrivé devant la porte de la maison, l'Allemand dépose le sac et abandonne son prisonnier qui refuse de rentrer dans la maison tant il est couvert de poux et de plaies aux jambes. Il reste donc dehors le temps que l'on emplisse un baquet d'eau pour le laver. A mesure qu'il quitte ses habits, on les brûle dans la cour.

Une fois nettoyé, il consent à rentrer. Il est l'ombre de lui-même, ayant maigri de moitié. Ses jambes sont couvertes de plaies, un genre d'ulcères qui creusent en profondeur. J'ai eu l'avantage d'en attraper, et me voici aussi avec des plaies. Ça ne fait pas trop souffrir mais ça creuse. Je dis à ma tante, je vais aller voir le toubib allemand, car mon oncle lui ne veut pas en entendre parler. Ma visite pourra nous servir à tous deux. Me voici parmi les soldats qui essayent de tirer au flanc.

Le docteur regarde mes plaies et me met une pommade dessus. Je lui dit que j'avais attrapé ça de mon oncle qui revenait d'un camp, qu'il n'était pas en état de se présenter à la visite (ce n'était pas exact puisqu'il ne voulait pas). Entendant cela, le docteur me donne le restant du pot, un fond. Je pensais que c'était peu, mais cela s'est révélé suffisant puisque cette miraculeuse pommade nous a guéri tous les deux en un temps record. Seules les cicatrices encore existantes en sont les témoins, nous ne saurons jamais quelle était la nature de ce mal.

Nous déménageons.

L'été est là. Mon oncle se remet tant bien que mal, et notre petit logement s'avère trop petit pour trois personnes. Comme enfant du pays, mon oncle est un ami d'enfance de la bijoutière du pays, qui voudrait bien soustraire certains bijoux qu'elle possède en boutique. Elle imagine donc ce qui suit. Sa belle-mère a une maison dans le haut du pays, genre petite ferme qui est inoccupée, car les fils sont à la guerre, et cette dame est décédée. Cela devrait faire notre affaire, mais il faudra respecter le contrat, c'est-à-dire trouver une cachette sûre pour les bijoux. Ce sera toute une affaire que mon oncle prétend amener à bon terme. Pour ce faire, il confectionne une caisse en métal, les bijoux et argenteries y seront déposés calés avec de la paille et des chiffons. Une caisse en bois clôturera le tout. Un trou sera fait face à l'entrée d'un ancien fournil à pain très étroit, ce qui fait qu'en entrant l'on se trouve juste dessus. Cette astuce a permis que lors d'une perquisition les Allemands sondaient tout autour mais couvaient la caisse, nous avons réussi.

Nous voici donc dans cette grande maison qu'il est impossible de chauffer faute de combustibles. Il y a quatre grandes pièces, un fournil, une écurie, une grange et surtout un puits dans la cour,

chose très appréciable car à cette époque le problème de l'eau potable était sérieux - il était rare d'avoir un puits personnel, l'approvisionnement en eau se faisait par des citernes qui recueillaient l'eau du ciel - un beau jardin, et chose merveilleuse un grenier avec des choses extraordinaires, des vieilles choses qui faisaient ma joie, et surtout des livres, moi qui adorais lire j'étais aux anges, des livres sérieux mais de mon âge : Les aventures de Télémaque, Cinq semaines en ballon, Le tour du monde en 80 jours, et tous les écrits de Jules Verne. J'ai passé des heures merveilleuses dans ce grenier assise par terre. J'oubliais mes misères, et la guerre, qui continuait, oui la guerre était toujours là, la grande misère aussi.

Nous nous couchions très souvent le ventre vide, bercés par le roulement des canons. Nous essayions de situer la distance qui nous séparait du front mais ce n'était pas facile, de temps à autre le roulement des canons s'atténuait, alors nous en déduisions que les Allemands reculaient. Si ce n'était pas vrai, cela nous consolait un peu et nous aidait à espérer.

Le terrible hiver de 1916.

L'été est parti, nous sommes en automne mais dans le nord l'hiver est vite là. Nous l'appréhendons, car toujours pas de charbon. Les chaussures que l'on pouvait encore avoir sont usées jusqu'à la corde. La laine aussi manque, nous n'avons plus de bas à nous mettre. On trouve cependant une combine, le pays étant un pays de tisserands, nous récupérons chez ces derniers des cocons de fil fin qui servaient à réparer le tulle. C'est blanc, mais on va réunir une dizaine de fils en pelote et ensuite en écheveaux que l'on teindra dans du brou de noix frais, ce qui nous a permis de tricoter des bas et des vêtements. Ce n'était pas chaud, très lourd, mais très solide. Les sabots remplacent les souliers usés, cet hiver 1916 est particulièrement froid, le Bon Dieu n'a pas pitié de nous. Il gèle à pierre fendre, nous couchons tout habillé dans les lits glacés. La nuit tombe de bonne heure en hiver, nous n'avons pas de lumière, car l'on a droit à une seule lampe électrique par ménage, et les Allemands coupent le courant très tôt. Alors de temps en temps, nous nous réunissons chez l'un ou l'autre, autour des gros poêles flamands qui n'ont rien à brûler ou si peu.

Nous avons établi un programme, chaque arrivant devait apporter quelque chose à brûler, souvent une brindille de bois mort, cela ne chauffait pas mais éclairait un peu la pièce, ce qui nous permettait de distinguer les arrivants que l'on saluait d'un grand bonjour. A sa voix on reconnaissait la personne, alors autour de ce symbolique chauffage, les gens se rappelaient le bon temps de paix. C'était vous rappelez-vous la noce d'Untel !... qu'est-ce que l'on avait mangé, et puis vous rappelez-vous le goût d'un bifteck avec des frites, tout cela n'était que des souvenirs, l'on subsistait de rêves alors sans feu, sans lumière, sans ravitaillement, ou si peu, juste pour ne pas mourir. Heureusement, il y a des pommes de terre, nous en cultivons dans le jardin seulement, car les champs sont réquisitionnés pour que ces messieurs puissent ravitailler le front. C'est une denrée précieuse, aussi nous l'économisons, surtout les plants que nous réservions pour la récolte prochaine.

Voici comment nous procédions, à la récolte nous comptions les patates, nous divisions le nombre par les jours qui devaient nous amener à la nouvelle récolte, le plant lui était réservé en premier. Il va sans dire qu'en fin de saison, les rations étaient très réduites du fait du pourrissage qui se produisait. Nous les consommions ces patates souvent presque crues, ce n'était pas fameux mais ça bouchait un petit trou.

Durant l'été, nous glanions des épis dans les champs réquisitionnés, c'était défendu mais on s'y risquait. Ce blé, nous le battions et le moulin à café servait à le moudre. La farine nous servait de nourriture, le son faisait les pâtées des quelques bêtes, poules et lapins que nous pouvions avoir, car les occupants faisaient des perquisitions dans les maisons pour déceler les délinquants qui cachaient des poules. Ils retournaient même les fumiers pour trouver les coquilles, car s'il y avait des coquilles il y avait des poules, aussi quand on apprenait qu'il y avait perquisition tout le monde cachait ses trésors. Les poules étaient enfermées dans des caisses au grenier, les caisses étaient couvertes de sacs et de vêtements pour les empêcher de piailler.

Les sacs contenant du grain, blé, avoine, orge que nous avons glané durant l'été étaient eux aussi suspects. Dans ces circonstances, nous les mettions dans le lit de ma tante entre matelas et sommier. Quand l'officier réquisitionneur passait, elle le recevait au lit, toute tremblante se disant malade, mais elle ne mentait guère car elle était verte de peur. Alors celui-ci retournait tout dans les placards, cherchant, mais ne trouvant jamais rien, car nous étions devenus très forts dans la pratique du camouflage, mais ces sacs de grains restaient parfois si longtemps dans le lit que les grains finissaient par germer.

Les Allemands commencent à douter de leur victoire. Ils ont faim eux aussi.

En attendant, les soldats partis au front revenaient au repos car nous étions l'arrière du front. Nous en avons logé qui étaient il faut l'avouer assez chics avec nous, ils nous disaient que eux aussi en avaient assez de cette guerre qui n'arrangeait personne, car leurs familles en Allemagne avaient faim elles aussi. Les soldats allaient glaner dans les champs, et expédiaient les grains recueillis dans des petits sacs de toile. Leur moral baissait surtout que les compagnies rentrant du front étaient bien clairsemées, nous nous en rendions compte à leurs épaulettes roulées portant le numéro de leur unité. Nous les reconnaissons car nous les avons logés, alors nous leur demandions des nouvelles de leurs camarades de chambre, Hans, Heinrich, Otto, où sont-ils ? Nous recevions cette réponse "camarades capout Verdun". Ils disaient le nom de ce pays avec une horreur dans les yeux que nous n'avons compris que plus tard.

Ils commençaient à douter de leur victoire, mais ils étaient quand même d'un fanatisme peu commun. Je me rappelle que dans la chambre qui leur était réservée par réquisition et qui se trouvait vide à ce moment là, un soldat sans doute portraitiste avait dessiné sur le mur qui était peint à la chaux le portrait du kaiser grandeur nature au-dessus de la cheminée face à la porte, si bien qu'un gendarme allemand venu inspecter les lieux réservés à la troupe s'est figé au garde-à-vous à la vue de cette effigie, nous avons été très surpris. La chambre vide était pourtant sans témoin, cela donne une idée du fanatisme teuton de l'époque.

Je suis arrêtée par les gendarmes allemands.

La faim fait taire la peur. C'était l'époque de la récolte des petites fèves, dites "favelottes". En temps de paix elles servaient à la nourriture des bêtes mais en cette époque de guerre nous serions heureux d'en avoir car fraîches, elles ne sont pas difficiles à cuire, aussi je décide d'aller en chercher dans le champ qui se situe juste au bout de notre jardin. Ce n'est pas une bonne idée car à peine ai-je rempli mon sac que je suis vue et interpellée par la sentinelle allemande qui me conduit droit à la kommandantur. Là ces messieurs m'interrogent, moitié en français, moitié en allemand. Je ne veux rien comprendre, ils s'énervent, "ton nom", je leur dis mon nom, mais cela

ne tire pas à conséquence car je figure sur les listes du pays sous le nom de ma tante, alors ils ne trouvent rien, "où habites-tu ?"...

Alors là je ne comprends plus rien, ils sont furieux et me gardent toute la journée à la kommandantur. Ces messieurs mangent sous mon nez, boivent du café, me font comprendre qu'ils m'en donneront si je les renseigne. Je continue à ne rien comprendre bien qu'ayant très faim. Je ne parle pas, car je sais que c'est ma tante qui ira en prison pour ce délit. Le soir arrive, la nuit commence à tomber, ils décident de me laisser aller, et de me suivre. Je suis donc partie et leur ai fait faire un chemin, par les champs, par les jardins, tant et si bien que je les ai semés, et je suis rentrée à la maison à la nuit noire. J'étais fière de mon exploit, car si j'avais parlé ma tante retournerait en prison.

Je m'installe dans le vol. La poule noire.

Je dois penser à ma première communion. Penser c'est beaucoup dire, à quoi ?... Mais à ce que l'on fera comme festin en l'honneur de cette fête. Festin est un mot pompeux car nous manquons de tout, les choses les plus élémentaires nous font défaut. A part notre maigre réserve de pommes de terre, nous ne possédons rien, et même rien pour les cuire. Nous avons bien quatre poules et un coq, nous ne pouvons les tuer, ces malheureuses bêtes nous sont bien trop précieuses pour les œufs qu'elles nous procurent, et nous en gardons toujours quelques uns pour les couvées. Voilà aussi pourquoi nous gardons le coq car sans lui plus de couvée. Peut-être aurons-nous un lapin, mais les lapins de printemps sont bien petits. Ces malheureux lapins étaient notre seule ressource de viande fraîche. Inutile d'insister sur la grosseur qu'ils pouvaient atteindre quand nous les tuons.

Voilà qu'un beau jour une poule noire appartenant à la ferme voisine vient se perdre dans notre cour, immédiatement l'instinct du vol s'insinue en moi. Cette poule il me la faut, je l'attire dans l'écurie, et hop, je ferme la porte. La pauvre poule est prise, le fermier la cherchera, tant pis, il se débrouillera, l'aubaine est trop belle. Nous la cacherons dans la cave, dans une caisse. On l'engraissera a dit ma tante, et nous la mangerons pour ta communion, mais voilà "bien mal acquis ne profite jamais" dit le proverbe, qui s'est avéré vrai. Notre poule, est-ce l'ennui ou le manque d'exercice, en fait d'engraisser maigrit à vue d'œil et un beau jour nous la trouvons crevée. Adieu festin, mais nous n'en sommes pas à la communion, on avisera.

La nourriture n'est pas la seule en cause, l'hiver est là, et je n'ai rien à me mettre sur le dos. Un bon manteau serait vraiment le bienvenu, mais voilà, comment se le procurer. Pas de tissus, pas d'argent qui nous aurait permis de se procurer une couverture, alors voilà ce que nous avons fait. Nous logions à cette époque trois Alsaciens qui étaient très gentils. Un seul parlait français. Ils nous avaient rendu un grand service en nous procurant du bois qu'ils avaient volé à la cuisine militaire qui se trouvait dans la cour de la ferme d'à côté. La nuit ils s'étaient introduits dans cette cour, un dans la ferme, un à cheval sur le mur, le troisième en bas du mur recueillant les bûches que lui passaient ses deux copains. Ils nous ont apporté par ce moyen une provision de bois qui nous a rendu un service inappréciable cet hiver là.

Mais nous n'avons pas été gentils, ni honnêtes avec ces garçons. Je vous laisse juge de notre ingratitude. Ces soldats étaient des artilleurs et possédaient des chevaux. Le soldat qui parlait le français avait pour couvrir son cheval, une belle couverture d'un beau marron clair toute neuve. Ma tante me dit, il t'en faudrait une comme cela pour te faire un capuchon. Qu'est-ce qu'elle avait

dit là ! En remerciement à ce garçon qui avait été si gentil avec nous, risquant sa peau pour nous aider, je lui ai volé sa couverture. Je l'ai cachée dans le grenier. Il a fait un boucan de tous les diables en s'en apercevant, accusant les Boches comme il les appelait de lui avoir volé. Pour rien au monde je ne lui aurais rendue, j'ai été honteuse d'avoir fait cela, mais nous étions si démunis que tout nous semblait permis.

J'ai donc eu un beau capuchon dont j'étais très fière. Mais voilà que quelques semaines après, nos trois Alsaciens reviennent du front. Je les rencontre, moi affublée de mon beau capuchon que je ne quittais guère. Il a bien reconnu sa couverture le soldat, il m'a dit : "C'était donc toi qui me l'avait volée" avec un grand éclat de rire. Il m'a dit : "Va je ne t'en veux pas la gosse si tu as chaud, moi j'en ai piqué une autre à un Boche" et tout s'est terminé ainsi. Moi j'ai eu chaud cet hiver là et les suivants.

La selle d'officier.

Le ravitaillement est de plus en plus rare, nos rations de plus en plus restreintes, réduites quand elles arrivent. La lard est immangeable tant il est rance, le riz sent le pétrole à plein nez, lui aussi est infect. Depuis le début de l'occupation, nous n'avons pas eu un gramme de beurre, ni de viande fraîche, ni pâtes, très peu de sucre, 250 grammes par personne et par mois, 100 grammes de saindoux, pas de lait frais, quelques fois un peu de lait écrémé que l'on a pu se procurer après une attente de deux heures autour du baquet. Si on réussissait c'était un exploit et une aubaine. Nous faisons un peu de fromage blanc, car le fromage lui aussi était absent de la ration que l'on nous allouait. Fort heureusement nous touchions de temps en temps une boîte de lait condensé sucré qui nous était envoyé par la Croix-Rouge internationale. Il est évident que les Allemands se servaient les premiers, mais ils ne pouvaient quand même pas tout prendre, alors c'était jours de fêtes que le jour de ces distributions là. Malheureusement ces occasions n'étaient pas assez fréquentes.

Un jour nous avons eu une chance inouïe, nous habitons dans une rue très montante, pavée comme le sont encore certaines rues du Nord, gros pavés inégaux, cela nous a valu ce qui suit. Un officier allemand descendait la rue à cheval. Celui-ci pose la patte de devant à faux, se casse la patte. C'est une catastrophe, on tue le cheval dans la cour la plus proche qui se situe deux maisons plus loin que où nous habitons. Tout le monde se précipite, moi en avant. Le cheval est dessellé, on jette la selle dans un coin de la cour, une belle selle toute neuve. Elle me tente, car elle pourrait me faire une jolie paire de souliers, car justement nous lessivons un cordonnier allemand qui peut-être pourrait me les faire ces souliers ?... Tant pis, je me faufile et la prends. Je la cache dans un coin.

A ce moment, j'entends dire que le cheval va être abattu et dépecé sur place. Depuis que l'on n'a pas vu de viande, j'aimerais bien en avoir un morceau. J'ai donc assisté au dépeçage de cette pauvre bête pour la première et dernière fois de ma vie. Il fallait vraiment tenir à de la viande pour accepter ce spectacle, j'étais aux premières loges. Je disais au soldat "Dis donne m'en un morceau s'il-te-plaît", il avait beau me repousser, me faire reculer, je revenais toujours à la rescousse. De guerre lasse, croyant se débarrasser de moi, il a pris un gros morceau, peut-être plusieurs kilos tout dégoulinant de sang chaud et il me l'a tendu en riant et me disant : "Tiens, prends", persuadé que j'allais le laisser tomber, mais j'ai attrapé mon tablier et j'ai recueilli ce précieux cadeau. Je suis partie avec sous le nez des soldats ébahis. Je suis arrivée à la maison à

moitié étranglée par le poids qui tirait l'encolure de mon tablier. Nous avons fait profiter nos voisins et amis moins chanceux que nous, et qui comme nous n'avaient pas été à pareille fête depuis la guerre. Je puis dire que c'est la seule fois que nous avons mangé de la viande en 4 ans de guerre.

Je repense à mes souliers.

Restait la selle que j'avais récupérée après le pénible spectacle du dépeçage de ce pauvre cheval. Quelques jours plus tard je devais rapporter le linge lavé à mon cordonnier. Je me rendis avec la selle cachée sous mon capuchon. J'explique au soldat cordonnier que je voulais qu'il me fasse des souliers, que nous lui laverions son linge gratuitement pendant tout le temps qu'il resterait dans le pays. Le soldat me dit : "Mais avec quoi te faire des souliers". Sur ce, je lui sors de sous mon capuchon la fameuse selle. Il est horrifié, me dit : "mauvais, selle officier, pas possible". Je lui fais comprendre que cet officier était de passage, ce qui était arrivé à son cheval, rien à craindre, mais il était très peu convaincu.

Devant ma déception, il me fait comprendre qu'il faut une forme à mon pied et qu'il n'en a pas. Je le regarde les larmes aux yeux, je lui montre ce que j'avais dans les pieds. Peut-être était-il lui aussi père de famille ou a-t-il eu pitié de moi, je ne sais, toujours est-il qu'il me dit : "Reviens demain, je tâcherai de faire une forme". Le lendemain, je ne manque pas le rendez-vous. J'ai un espoir, effectivement, il me montre une forme assez bien réussie à la longueur de mon pied. Je lui confie ma selle qu'il n'avait pas voulu garder par prudence, et quelques jours plus tard, je prends possession de mes souliers que je n'ai jamais pu user tant ils étaient solides.

La pauvre Victoire.

Comme je le dis plus haut, nous sommes à l'arrière du front, le canon tonne nuit et jour. C'est un roulement continu qui occupe nos journées, en faisant des pronostics sur l'avance et le recul, et berce nos nuits. Donc étant à l'arrière, les troupes combattantes viennent se reposer quelques jours. Ces soldats nous arrivaient fourbus, sales, barbus, pleins de vermine. Ce n'étaient plus des hommes, certains devenaient des bêtes. La preuve ce qui suit. Dans notre rue, nous avons une grand-mère seule dans sa maison, elle s'appelait Victoire. Cette pauvre grand-mère décède. Des voisines charitables l'installent dans son lit comme cela se fait dans le pays, et viennent la veiller.

Sur ces entrefaites arrive une fournée de soldats venant du front. Un officier fait irruption dans la maison de Victoire, la voit dans son lit, morte. L'officier appelle des soldats, leur donne des ordres. Ceux-ci disparaissent et reviennent avec une brouette. L'officier donne l'ordre de sortir la grand-mère de son lit, de la charger sur la brouette et de la porter au curé pour qu'il s'en débrouille. Aussi sec, l'officier s'installe à sa place tout habillé et avec ses bottes. Faut-il le blâmer ou le plaindre, je me le demande aujourd'hui.

Le terrible hiver 1917.

Oui, l'hiver s'installe et cet hiver là peut compter dans les annales de la guerre. Nous n'avons toujours rien à brûler, rien à manger, même pas le recours de demander aux soldats un peu de leur pitance car pour eux aussi c'est la restriction. Le soir quand ils vont à la soupe, ce n'est plus de la

soupe mais une gamelle d'eau tourmentée qu'ils appellent café, et un peu de marmelade. En revanche, beaucoup de cigares. Eux aussi commencent à trouver le temps long. Ils ne disent rien mais sont songeurs et tristes. Ils regardent souvent les photos de leur famille. Le bel enthousiasme du début est envolé. Paris est loin.

Des fois certains nous disent, pourquoi la guerre, pas pour vous, pas pour nous, pour qui ? Certains découragés se sont suicidés, mais c'est une véritable infamie pour la nation allemande. Je me rappelle que passant dans une rue du pays, des soldats gesticulaient à une fenêtre du premier étage. Une charrette vide en bas de la fenêtre, tout à coup, un grand bruit, un paquet tombe de la fenêtre dans la charrette. C'était le corps d'un jeune soldat qui s'était tiré une balle dans la tête. Quel pénible spectacle, la boîte crânienne s'était ouverte par le choc et on l'emmenait comme une bête, où, je ne le sais pas.

En attendant il fait un froid noir, il neige. Le vent pousse la neige, l'on ne voit plus les chemins, après c'est la glace. L'eau gèle dans la maison, le seau plein est un bloc de glace. Nous pensons aux soldats français et alliés qui sont dans les tranchées. Nous sommes quand même plus heureux en ayant un toit sur la tête. Moi pour ma part dans mon lit glacé je me demande si je ne suis pas victime d'un cauchemar, que je vais me réveiller. Hélas non c'est la réalité. J'ai attrapé des poux, j'en ai plein mon tricot, je n'ose pas le dire de peur d'être grondée. Forcément je trimballe le linge sale des soldats, de plus je couche tout habillée car l'hiver on ne peut sécher les habits alors on ne les lave pas. Les soldats, on leur rend tout mouillé. Ils se débrouillent pour sécher leur linge. Tout ce mal pour quelques marks, afin d'acheter quelques bricoles à leur cantine.

Voici février, le printemps n'est pas loin.

C'est l'année de ma communion, M. le curé nous y prépare mais ce n'est guère facile car l'église aussi est réquisitionnée, tantôt pour le service des soldats catholiques, tantôt pour le service des protestants. Dans ce cas le pasteur fait voiler la statue de la Vierge, mais nous dans tout cela que devenons-nous ? Cette année, impossible de faire le chemin de croix dans l'église, nous le faisons dans le jardin du presbytère. M. le curé a installé une image représentant le chemin de croix à chacun de ses poiriers espaliers, cette année nous le faisons dans la neige.

Je me fais une joie de ma communion. Les religieuses me prêtent une robe et un voile, mais je n'ai pas de souliers blancs. Je vais de nouveau revoir mon cordonnier. Je lui explique pour quel usage sont ces souliers, sans doute qu'il n'a rien compris car il m'a fait des souliers en toile de tente grise montant avec des crochets comme des souliers d'homme. ça ne fait rien dit ma tante, on les blanchira à la craie et la robe est longue, ça ne se verra pas. De ce fait, j'ai eu des souliers de communiantes bien bizarres et qui sortaient de l'ordinaire.

Mais il faut penser au banquet que l'on fait généralement dans ces cas, pour moi ma communion sera aussi réussie que mon baptême. Notre poule que j'avais volée pour cette occasion est crevée, donc plus de viande. L'on fera une soupe aux légumes avec une carotte et un poireau, quelques patates et une bouteille de bière achetée à la cantine allemande, rien qui puisse nous donner une indigestion. Mais je me console car je suis deuxième au catéchisme aussi j'aurai droit à un gros cierge, cadeau de M. le curé, et je dois réciter l'acte de foi dans l'église. Avec quelle ferveur je l'ai récité en demandant à Dieu qu'il nous ramène la paix.

Été de 1917.

C'est avec un grand ouf que l'on aperçoit la fin du printemps. Un peu de soleil nous ferait le plus grand bien, peut-être la guerre finira-t-elle cette année, hélas non. Que c'est long, nous avons l'impression que cette guerre ne finira pas. L'on s'organise pour produire le plus possible dans notre petit jardin car les champs sont tous occupés par l'armée. Les jeunes filles sont toujours réquisitionnées, et de plus doivent chaque mois passer la visite chez le major allemand au cas où elles seraient malades, et auraient des relations intimes avec les soldats. Visites bien humiliantes mais obligatoires sous peine de prison.

Le curé reçoit un journal clandestin de je ne sais où qui passe de main en main. J'ai eu quelques fois l'honneur de le porter à certaines personnes du pays. D'un enfant l'on ne se méfie pas, mais un jour catastrophe, l'affaire s'est éventée. Le curé a dû aller faire des tranchées et la personne à qui il avait fait parvenir le journal, une notable, a elle fait de la prison. Nous les enfants nous n'avons pas d'école. L'institutrice nous réunit trois ou quatre à la fois dans sa cuisine. Elle essaye de nous entretenir un peu, car nous sommes vraiment en retard. La pauvre, cela la contrarie bien, pas nous les gosses, nous avons oublié le chemin de l'école. Nous courions les champs, volions des pommes ou tout ce qui nous tombait sous la main. A la guerre comme à la guerre, c'était le slogan de l'époque.

Un jour, la kommandantur nous avise que chaque habitant doit porter deux kilos d'orties à la kommandantur. Ces orties vont servir au camouflage des canons. Le pays a été débarrassé de ses orties dans un temps record, au grand dommage de nos mains et nos bras. Les hommes trouvent que c'est bon signe, s'ils se camouflent c'est que les Alliés ne sont pas loin. Mais ça dure encore tout l'été, nous avons de moins en moins de ravitaillement. Les rations que nous touchons chaque mois passent avec retard, et sont incomplètes. Il manque des fois le sucre, ou le café, enfin ce qu'on appelle café, ou le saindoux si précieux pour manger et nous éclairer car nous avons trouvé une combinaison. Sur un verre d'eau nous déposons une couche de saindoux dans laquelle nous avons incorporé une mèche, un couvercle de boîte à cirage avec un trou pour la maintenir et nous avons une veilleuse que nous n'allumons que dans la grande nécessité. Nous nous apprêtons à passer encore un hiver, c'est l'enfer. Les chefs allemands s'énervent, à les voir dans cet esprit nous redonne du courage.

Les Américains débarquent, avril 1918.

L'hiver passe, les soldats sont de plus en plus rationnés. Le soir avec la gamelle de café, il n'y a plus de marmelade mais des cornichons au sel. Le moral est bas, nous les civils nous guettons les bruits des canons. Nous sommes persuadés que le front se rapproche, les roulements sont moins confus, plus distincts, nous nous reprenons à espérer. Le printemps approche.

Début d'avril nous éprouvons une grande joie, des avions anglais survolent la contrée délestant une pluie de papiers. Nous nous précipitons pour les ramasser, bien que cela soit formellement interdit. Ces papiers écrits en français et en langue allemande nous avisaient que l'Amérique était en guerre depuis le 2 avril et que des centaines de soldats débarquaient tous les jours avec du matériel neuf, que nous prenions patience, la délivrance était proche. Pour nous quelle joie mais pour les Allemands c'était la panique. Beaucoup étaient heureux, d'autres catastrophés. Quel moment inoubliable, mais il a fallu encore six mois pour voir la fin de nos misères et nous avons

encore de très mauvais moments à passer.

Les bruits les plus confus circulent parmi les civils, le front se rapproche, peut-être disent certains serons nous obligés de quitter le pays. Alors les gens apprêtent des paquets prêts à emporter. L'on confectionne des voitures à bras avec coffre dessous pour emporter nos affaires les plus précieuses et l'attente commence. Tous les jours de nouveaux bruits concernant ces départs, c'est déprimant. Les Allemands sont de plus en plus nerveux. Ils comptent les hommes valides. Nous nous demandons ce qu'ils veulent en faire, peut-être des prisonniers.

La déroute allemande.

Cette situation a duré jusqu'à octobre, là vraiment c'est sérieux l'allée et venue des troupes qui passent et repassent. Un jour nous voyons arriver peut-être une douzaine de prisonniers anglais, tous des officiers, la plupart blessés, avec des béquilles, ou les bras en écharpe. Ils sont surveillés par un seul soldat, sans doute ont-ils soif car le soldat allemand voyant le puits que nous avons dans la cour les fait faire halte et demande de l'eau. Moi voyant ça je file prendre une petite réserve de pommes que nous avons, je les mets dans mon tablier, je me dirige vers le soldat en lui tendant une pomme et lui demande l'autorisation d'en donner aux prisonniers. Flatté dans doute de ma courtoisie, il me permet de faire la distribution de mes pommes, que ces malheureux ont mangé avec plaisir car certainement tous avaient faim, et nous, nous n'avions plus de pommes. Je les avais données sans réfléchir mais mon geste spontané n'a pas été critiqué par la famille au contraire.

Nous reprenons espoir car les soldats allemands cantonnés dans le pays sont bien sombres, les gendarmes allemands surveillent, ils passent souvent à la maison. Ils prennent la température morale de la troupe. Il faut dire que cette température est bien mauvaise. Nous les civils nous attendons, prêts au départ avec nos pauvres hardes et tous les vieillards, car il n'y a plus beaucoup de jeunes. Nous nous demandons comment nous allons faire, où aller trimbalant les impotents et les enfants en bas âge sur les carrioles que chacun a pu se fabriquer, c'est angoissant.

Un beau matin arrivent les gendarmes, ramassant tous les hommes valides, les réunissant sur la place. C'est la confusion totale, les femmes pleurent et tremblent pour leurs maris et leurs fils. Qu'est-ce que ça cache ? Que veulent-ils en faire ? Les histoires vont bon train, on envisage le pire. Quoiqu'il en soit moi aussi je suis sur la place où mon oncle est parmi un groupe d'amis. Il me dit : "Écoute, je suis avec le fossoyeur et d'autres copains", trois ou quatre, je me souviens plus très bien, "voilà ce que tu vas faire. Nous, nous allons nous glisser en douce dans les jardins des maisons qui sont derrière nous, nous allons essayer de gagner le cimetière où nous nous cacherons dans le caveau provisoire, mais il faudra venir nous ravitailler avec ce que tu trouveras et nous apporter de l'eau car nous ne savons pas combien de temps nous devons nous cacher et si nous y réussissons, pars renseigner ta tante et viens ce soir au cimetière".

Donc le soir avant la grande nuit je me glisse dans le cimetière avec un sac, un peu de ravitaillement, de l'eau et par-dessus de l'herbe à lapins pour le cas où je rencontrerai une patrouille ce sera justifié. Arrivée au cimetière, je dépose mon sac près de la fosse, je donne deux coups de sabots sur la plaque, et je me rends sur une tombe. Je ne suis pas rassurée, le cimetière est presque noir, il me semble voir des silhouettes partout. Enfin après un vague semblant de prière sur une tombe inconnue je retourne vers le caveau provisoire où je reprends mon sac

délesté de ce qu'il contient hormis l'herbe à lapins.

De retour à la maison je rassure ma tante. "Ils ont réussi, tant mieux, nous verrons après", dit-elle. Leur absence a duré deux jours, ils sont rentrés chacun chez eux en pleine nuit, mais rien n'était encore décidé en ce qui concernait nous les femmes et les enfants. Les voisins venaient les uns chez les autres. Qu'est-ce que vous faites ? Vous partez ? Et vous ? Personne ne sait où aller, nous sommes entre deux fronts, nous risquons d'être tués par nos amis ou nos ennemis. Ma tante est indécise, que faire. Mon oncle dit que l'idée des Allemands est de nous pousser devant eux pour préserver leur retraite. Ma tante me demande : "Tu veux partir toi ?". Moi je pleure et je réponds que je veux revoir ma mère, c'est tout. Après conciliabule avec des voisins tant pis nous resterons, d'ailleurs un soldat nous dit : "Restez, les Anglais ne tarderont pas à être ici" ! C'était un chic type, lui aussi avait assez de cette guerre qui n'en finissait pas.

Nous allons donc chercher ma tante et moi la mère de mon oncle, 79 ans. Nous la ramenons avec un matelas. Nous nous groupons avec cinq autres voisins, matelas dans la cave, un fourneau avec le tuyau qui passe par le soupirail, un peu de bois apporté par chacun, de l'eau potable, de la farine que nous avons faite avec le blé tourné au moulin à café, du sel, un peu de saindoux. Et voilà, à la grâce de Dieu. Nous avons du courage, advienne que voudra. Je pense que nous avons agi sagement en connaissant la suite.

Le soldat allemand qui nous avait incité à rester nous avait dit de remplir des baquets d'eau avec des draps trempés dedans en cas de gaz asphyxiants, "odeur de café, ou de moutarde", de boucher dans ce cas toutes les issues. Nous étions prêts.

Nous voici donc tous les neuf dans cette cave, c'était une cave avec des niches profondes pour ranger les betteraves et les endives. Nous y installons les matelas, notre fourneau, nous nous y réfugions, car en haut commence le bal. Nous faisons des galettes avec la farine cuite sur la poêle graissée, un peu de sel dessus c'est parfait. Ce n'est parfois pas très cuit, mais à la guerre comme à la guerre, ça bouche un trou c'est l'essentiel. Au bout de quelques jours, le bombardement s'intensifie. Il n'est plus possible de remonter de la cave. Nous sommes donc tous les neuf serrés autour du poêle, nous baissons la tête instinctivement au sifflement des obus qui passent au-dessus de la maison. C'est sans arrêt, nuit et jour, nous n'avions pas peur, et pourtant si les obus avaient atteint la maison, nous aurions été enterrés vivants et personne n'aurait pu nous dégager.

Le pays était vide, les gens étaient partis du moins la plupart. Un beau jour, notre provision d'eau potable est finie et ça bombarde sans arrêt. Il y a trois hommes dans la cave, mon oncle, le mari âgé de la voisine et un jeune homme de 17 ans. Ils vont en reconnaissance, le puits est dans la cour, il faut descendre et remonter le seau, et ça plusieurs fois car l'on ne sait si l'on pourra recommencer cette opération. Les trois hommes, conscients du danger réel, hésitent. Moi je suis là avec eux, inconsciente comme l'enfant que j'étais. J'attrape le seau et je dis : "Moi j'y vais, j'ai l'habitude d'aller au puits". Voyant cela, les trois hommes se ruent dans la cour, font la chaîne et nous voilà ravitaillés en eau.

Notre retraite a duré trois semaines qui nous ont semblées interminables. Nous étions terrés dans cette cave sans lumière, juste pour nous coucher notre petite veilleuse au saindoux. Les voisins parlaient du passé, du bon temps de la paix mais ces conversations étaient souvent interrompues par le fracas des obus qui tombaient aux alentours de la maison, alors là c'était un autre genre de

conversation : "Ho !! Celui là il n'est pas tombé loin, pourvu que ce ne soit pas chez nous", disaient les voisins.

Il y avait une quinzaine de jours que nous étions réfugiés dans la cave quand brusquement la porte de la cave s'ouvrit. Deux soldats allemands font irruption dans la cave. L'un d'eux parlait français, il nous demande s'il n'y avait pas de soldats allemands blessés ou autre avec nous. Sur notre réponse négative, ils regardent partout et celui qui parlait français nous dit : "Ne bougez pas, les Anglais ne sont pas loin". Nous avons compris qu'ils cherchaient les fuyards, c'était la retraite. Nous n'avions plus qu'à patienter, quel bonheur, mais ça bombardait toujours. Il nous en a passé des obus au-dessus de nos têtes. Le tir était bien réglé et atteignait son but. Ensuite nous entendions tout autour du quartier des explosions. Le génie allemand faisait sauter les principaux accès du pays. Mon oncle a dit : "Ils se sauvent et préservent leur retraite, les camions anglais ne pourront pas les poursuivre". C'était vrai.

Ensuite nous avons entendu les avions qui venaient en reconnaissance au-dessus du pays. Après, les mitrailleuses sont entrées en action, nous étions toujours terrés dans notre cave. C'est curieux, dans ces moments là, la peur est absente, la joie d'être bientôt libre après quatre ans de misères nous galvanisait. Nous oublions nos misères passées pour ne songer qu'à la minute où nous serions délivrés. Ensuite ça a été très vite, les Anglais sont entrés dans le pays, l'infanterie arrivait dans les maisons voir si des soldats n'étaient pas cachés. Ils nous prenaient dans leur bras, nous embrassaient, nous donnaient des sous en souvenir. Malgré tout, ça tirait dans tous les coins, tant pis nous sommes remontés de la cave. La grand-mère de 79 ans s'est mise à genoux en disant : "Merci mon Dieu, vous avez permis que je voie mon pays délivré". Nous avions les larmes aux yeux et les Anglais aussi. Quinze jours après nous enterrions cette bonne grand-mère.

Les troupes anglaises occupent le pays.

Le bombardement a cessé mais l'infanterie qui descend la rue a des problèmes. Arrivés à certain endroit, les soldats tombent, fauchés à hauteur des jambes. C'est une petite rue qui mène au cimetière, les Anglais fouillent les maisons de cette rue, personne. Pourtant le tir à la mitrailleuse continue. Un paysan renseigne l'officier anglais : "ça vient du cimetière", la troupe est obligée de passer devant cette rue pour gagner le cœur du pays. Le paysan conduit l'officier en passant par les jardins et ont trouvé le mitrailleur qui était enchaîné à sa mitrailleuse. Je ne sais pourquoi car il avait dû faire le sacrifice de sa vie, peut-être craignait-il de flancher. Voilà, c'était le dernier bastion de l'invasion allemande dans le pays.

Mais nos misères n'étaient pas finies pour autant car toutes les voies sautées, rien ne pouvait passer. Nous étions toujours sans ravitaillement, les Anglais étaient aussi gênés par cela, aussi tout le monde s'y est mis pour boucher les trous, des vieilles ferrailles, des vieux lits de fer, enfin tout ce que l'on trouvait, il fallait que la troupe passe avec les camions. Nous étions toujours sans charbon et c'était le début de novembre.

Les gens du pays qui étaient partis en exode revenaient avec leur charrette et souvent leurs morts dessus, les vieillards, les enfants, car beaucoup n'avaient pas supporté cet exode dans le froid et parmi les bombardements. Nous étions heureux d'être restés dans notre cave, bien des peines nous ont été épargnées.

Les jours qui ont suivi n'ont pas été très joyeux. Les gens se sont mis à mourir, les vieillards, les enfants. Était-ce cette grippe espagnole qui a sévi partout à cette époque, je ne sais, toujours est-il que l'on enterrait les gens tous les jours.

Côté ravitaillement je me suis bien débrouillée. Avec mon aplomb habituel je me suis faufilée vers le centre de ravitaillement de la troupe. Tous les jours j'y allais et un jeune soldat qui m'avait pris en affection me donnait du lard, des pruneaux et me faisait manger une bouillie rose, je ne sais pas ce que c'était, avec des abricots au sirop c'était rudement bon. Ensuite, son travail fini, il m'apportait tout ce qu'il pouvait. Je lui dois une grande gratitude, j'aimerais aujourd'hui lui dire merci. J'étais une enfant, je trouvais cela naturel.

Les temps plus calmes sont revenus, mais nous sommes toujours isolés. Nous faisons une lettre à ma mère avec une photo de moi, mais comment la faire parvenir. Plus rien ne marche, nous n'avons pas de timbres, pas d'argent. L'on court le risque de donner cette lettre à un soldat anglais qui la fait passer par son régiment, et la lettre est parvenue à ma mère qui était folle de joie, depuis qu'elle attendait ce moment, ne sachant ni où j'étais, ni si seulement j'étais vivante.

Elle avait hâte de me voir, mais il fallait aller demander un laissez-passer pour aller dans les pays envahis. Là, on lui déconseille : "Vous savez ce sera un pénible voyage, vous ne pourrez voyager que dans des convois militaires pendant plusieurs jours". Elle s'est présentée pendant trois jours à ce bureau militaire où on lui a remis un sauf-conduit. Elle est arrivée pour me revoir après un voyage de trois jours dans des wagons à bestiaux, où les soldats faisaient du feu dans un brasero. Elle était noire comme une négresse et bien sûr j'ai eu du mal à la reconnaître depuis quatre ans que je l'avais quittée. Je n'ai pu partir avec elle car mon instruction très élémentaire ne m'aurait pas permis de suivre la classe à Paris avec les enfants de mon âge. Je suis donc restée encore un an pour parfaire mon instruction, ensuite j'ai revu Paris et le milieu que je n'aurais jamais dû quitter sans doute. Était-ce écrit ? Sûrement !